

Les funérailles de Lénine de Gorki à la Place Rouge

Auguste Hercllet

Source: Hommage à Lénine. Les Bonnes Feuilles n°26. Paris, Librairie du Travail, 1925, pp.3-7.

Des centaines de milliers de prolétaires et de soldats attendaient, à Moscou, l'arrivée du train mortuaire qui ramenait de Gorki ^[1] le corps du camarade Lénine. Pourtant, on avait invité les travailleurs à continuer leur travail, puisque les obsèques étaient fixées au dimanche 27 janvier ; on avait seulement prié les fabriques et administrations d'envoyer des délégations.

Ce mercredi, on ne travaille pas dans les fabriques ; de nombreux ateliers sont désertés ; les écoles aussi. Les ouvriers, les ouvrières et les enfants sont allés se masser sur le passage du cortège, derrière le cordon de soldats et de gardes rouges qui s'étend sur plusieurs verstes, de la gare à l'ancien cercle de la noblesse, aujourd'hui Maison des Syndicats de Moscou. C'est là que fut déposé le corps du guide révolutionnaire des ouvriers et des paysans.

Sur le parcours du cortège, nous ne voyons que des figures infiniment tristes et en pleurs. Sur les toits et terrasses des maisons, il y a toute une foule de travailleurs ; les toits et clochers des églises servaient aussi d'observatoires ; derrière les fenêtres de chaque maison, je vois les hommes et les femmes, le mouchoir aux yeux.

Partout, des drapeaux rouges crêpés de noir ; partout, de larges banderoles rouges et noires, où sont inscrites, en lettres blanches, quelques paroles d'adieu à Ilitch ou quelques viriles résolutions de poursuivre l'œuvre révolutionnaire commencée avec lui. Jamais ville ne fut en deuil comme le fut Moscou durant cette longue semaine.

Ce mercredi, dans les fabriques, les administrations, les écoles, les universités, etc., on a suspendu l'activité quotidienne ; on s'est réuni pour parler d'Ilitch ; des rapporteurs ont été désignés par leurs camarades pour parler de son œuvre ou encore pour donner quelques souvenirs personnels. Et des scènes émouvantes, toutes semblables, se sont produites partout. Dans une usine, devant le personnel réuni, un camarade devait parler de Lénine. Au premier mot, il éclate en sanglots, et toute l'assemblée pleure avec lui. Il n'y a pas de mots pour dire l'immense douleur. La douleur est la même pour les simples ouvriers et pour les vieux militants révolutionnaires.

À l'Académie socialiste de Moscou, une scène identique à celle que je viens de rapporter a eu lieu. L'assemblée, silencieuse, a commencé par écouter les paroles du rapporteur : mais celui-ci n'a pu continuer ; les larmes sont venues lui brouiller la voix, et tous les militants éprouvés, assemblés là, ont pleuré avec lui. Quelqu'un a proposé de chanter l'hymne aux morts de la Révolution ; mais personne ne fut capable d'émettre le moindre son : les larmes remplaçaient les paroles. Les larmes ont remplacé les paroles dans toutes les assemblées, de la plus simple à la plus haute.

A la séance solennelle du Congrès des Soviets de l'Union des Républiques Soviétistes, organisée en

[1] Il s'agit de la seconde résidence de Lénine à Gorki (aujourd'hui appelée « Gorki Leninskiye », littéralement : « Les collines Lénine »), localité située à 35 Km au sud de Moscou. Lénine y meurt le 21 janvier 1924.

l'honneur de Lénine, au moment où la camarade [Kroupskaïa](#), la digne compagne de travail et de lutte de Lénine, est venue dire les paroles émouvantes que l'on connaît certainement aujourd'hui en France, j'ai vu des larmes sur de nombreux visages et des mouchoirs dans les mains de presque tous les délégués. Dans la loge des ambassadeurs, j'ai vu une femme qui s'essuyait les yeux. Quelle était cette bourgeoise si émue par les paroles de Kroupskaïa ? Les larmes ont partout remplacé les paroles, dans les familles des paysans et des prolétaires de l'immense Russie.

Jamais un homme ne fut aimé comme Lénine ; jamais un homme ne fut aussi populaire et aussi pleuré que lui. Dans les coins les plus reculés de la Sibérie, les izbas, les villages ont été pavés de rouge et de noir ; autour du portrait de Lénine, chaque ouvrier, chaque paysan a mis un cadre de deuil. On dit que déjà des légendes se créent. Dans les régions les plus reculées, on se refuse souvent de croire à sa mort ; il ne peut pas mourir ; il n'est pas mort ; il reviendra. Il ne reviendra pas, mais il vivra éternellement dans les cœurs des paysans libérés du servage, de l'esclavage, par la Révolution d'octobre.

C'est dans la grande salle des colonnes de la Maison des Syndicats de Moscou que fut déposé le corps du camarade Lénine.

Durant quatre jours et quatre nuits, la foule des ouvriers de Moscou et les nombreuses délégations de province, qui arrivaient sans discontinuer, ont défilé devant la dépouille du grand révolutionnaire. Mais ce premier jour, aucun ordre n'est prévu, et, spontanément, des milliers et des milliers d'humbles travailleurs, par un froid de 28 degrés centigrades, sont venus se ranger, les uns derrière les autres, par rangs de quatre ou cinq, pour attendre leur tour de pénétrer dans la salle des Colonnes. Et cela constitue une très longue « queue », une colonne qui, à 10 heures du soir, mesurait déjà plus d'un kilomètre et s'étend en zigzags dans les rues environnantes, par delà la Maison du Soviet de Moscou.

On défile assez rapidement devant le corps ; mais, à cause de l'affluence énorme il faut attendre son tour longtemps, bien longtemps. Et il fait froid, très froid. On ne connaît pas ce froid-là en France. Beaucoup de travailleurs ont attendu toute la nuit. Car la colonne ne diminue pas. Malgré le défilé ininterrompu, elle augmente sans cesse. Mi-gelé, je suis rentré de bonne heure, pour revenir à 3 heures du matin. Une nouvelle colonne s'est organisée, qui attendra la fin de la première pour défiler à son tour.

Ce sera comme cela durant quatre jours et quatre nuits. La Commission chargée du contrôle a compté plus d'un million de prolétaires admis à défiler dans la salle des Colonnes. Les membres du Soviet, les commissaires du peuple, les militants des syndicats, du Parti Communiste Russe et des organisations internationales, les délégués de province et de l'étranger, ont constitué une garde d'honneur relevée toutes les dix minutes, huit par huit, durant quatre jours et quatre nuits. Au nom de la C.G.T.U., j'ai monté la garde dix minutes auprès de Lénine mort, en compagnie du camarade Manguin et de deux représentants du Parti Communiste Français pendant que, devant nous, défilait, interminable, la foule douloureuse des prolétaires et des délégations paysannes. Je ne veux pas essayer de décrire les scènes de désolation qui se sont produites ; je ne sais pas assembler les mots pour cela.

La C.G.T.U. avait sa couronne de feuilles de laurier et de roses rouges : de larges rubans rouges la traversent de haut en bas, avec deux inscriptions imprimées en noir, en quatre lignes, l'hommage du prolétariat révolutionnaire français :

« A Lénine. La Confédération Générale du Travail Unitaire de France » ;

« Le plus grand des révolutionnaires nous a donné l'arme solide de libération : la dictature du prolétariat. Nous saurons l'employer. »

On retrouvera ces deux rubans-épitaphes au Musée Lénine, qui sera créé à Moscou. Nous avons porté cette couronne parmi les centaines d'autres, à la place Rouge, sous les murs du Kremlin, sur le

tombeau du modèle des révolutionnaires : Vladimir Ilitch Lénine.

Il faisait froid, ce dimanche 27 janvier : -32 degrés centigrades ; on avait interdit de sortir les enfants. Il m'est absolument impossible de décrire l'enterrement, la démonstration plutôt : sans préjudice des délégations paysannes, tout Moscou a défilé devant le tombeau sur la Place Rouge, fabrique par fabrique, par syndicat, par quartier, etc. Combien de centaines de mille ? La douleur de la foule, je répète que je ne sais pas la dire. Ce n'était pas seulement poignant, c'était aussi tragique à cause de ce froid terrible. Les nouvelles scènes de désolation qui se sont produites, je ne les décrirai pas non plus. Qu'il me suffise de dire que les infirmiers, pourtant nombreux, ne suffisaient pas à ramasser et à emporter dans les ambulances automobiles ceux qui tombaient suffoqués par la douleur et qu'il fallait transporter immédiatement à cause du froid meurtrier. On dit que plus de trois mille personnes ont été partiellement gelées.

Que les bourgeois d'Occident ne s'y trompent pas : la Révolution russe n'est pas morte avec Lénine. En annonçant très souvent la mort de Lénine et celle de Trotsky, ils ont fait cette nouvelle synonyme de la mort de la Révolution russe. Lénine n'est plus, mais ses enseignements, et surtout son exemple, restent. La Révolution russe continue et elle demeure la première étape vers la Révolution mondiale.

Moscou, le 28 janvier 1924.